

Exposition. Pour entrer dans le labyrinthe de Manon

Le Centre culturel suisse de Paris présente une exposition de l'artiste Manon qui vit et crée à Zurich. Celle-ci, depuis le milieu des années soixante-dix, ne cesse d'interpeller par son sens radical de la performance et de la mise en scène.

Ses photographies et installations abordent les questions de la transformation sociale, du féminisme et de la révolution sexuelle. En mettant en scène son propre corps, en jouant sur la figure androgyne et le travestissement, Manon s'inscrit dans le débat sur les notions d'identité et de genre.

Il en est ainsi de l'étonnante série de « La dame au crâne rasé », réalisée en 1977-1978, à Paris. À la vision de la figure ou de la pose, intrigantes, s'ajoutent des éléments du décor qui apportent une pièce manquante. Ici une chevelure brandie, là un espace urbain comme sorti de l'esprit du modèle ou plutôt comme si celui-ci s'en était extirpé non sans dommage. Mais si au contraire c'était pour mieux s'y intégrer ? Des poses parfois provocatrices voire énigmatiques. Du noir et blanc. Pour les photos « Borderline » (années 2000), la couleur presque saturée s'impose créant chez le spectateur un déséquilibre physique et mental. L'âge et la maladie sont aux abois.

« En me rasant la tête, j'ai voulu, à un certain moment de ma vie, marquer une césure. J'ai essayé par-là de reformuler des transformations intérieures. Travailler avec mon propre corps (plutôt qu'avec une toile ou du son) me semblait aller de soi, explique l'artiste. J'ai essayé de tisser dans les images le caractère androgyne de cette figure maquillée mais chauve. Ce qui m'intéressait tout particulièrement, c'était l'aspect surréel, ainsi qu'une certaine théâtralité dans la mise en scène qui me correspondait. À cette époque, j'aurais préféré être hermaphrodite. Je me sentais à la fois masculine et féminine : je voulais être coquette et enjouée, mais aussi stricte, vigoureuse, forte, puissante. C'est comme ça que je voulais vivre, et c'est comme ça aussi que je voulais être en apparence. »

Au gré de la déambulation, dans ce qui pourrait être une yourte, une chambre s'offre au regard. Du baroque rococo avec couvre-lits et coussins en soie rose et un fatras d'objets évoquant des sexes féminins et masculins, ainsi que des perruques, des kimonos et des malles remplies. Accordéon et chaussures à talon traînent sur le sol. Chambre d'une vieille cocotte ou d'un travesti

vieillissant. Un « Boudoir rose saumon » tout simplement. Les miroirs en péristyle finissent de piéger le regard.

S'affirmer et s'égarer. Manon nous force à entrer dans son labyrinthe où l'on perd pied. L'espace se dérobe par le damier noir et blanc qui compose le sol de la salle. On le retrouve sur les photos où apparaît le sujet dans des poses qui semblent vouloir se défaire de toute dimension.

(Elektrocardiogramm 303/304. Le mur gris ou 36 nuits sans sommeil). Autres installations : Gaz hilarant 2019. Un lit d'hôpital vide d'un blanc immaculé, un porte - manteaux sur lequel est suspendue une robe fanfreluche rose. Ou encore Exhibition Paranoïa. Un travail sans faux-fuyant ni laxisme dans lequel Manon ne se met pas seulement en scène - que sa présence soit ou non avérée - mais se met en danger perpétuel. C'est sur le fil du rasoir, aiguisé comme une lame de scalpel.

Pierre Barbancey